

Marie

On s'interroge parfois sur Marie, la place qu'on lui réserve, le sens que peut avoir la consécration d'une école au nom de Marie. Tant que des pères Maristes travaillaient dans l'école, il était confortable d'estimer qu'il était de leur ressort non seulement de donner corps, dans l'institution, à une tradition mariale propre à leur congrégation, mais encore, en dépit de la collaboration réelle et ancienne des laïcs aux différentes activités religieuses, d'orienter tout discours sur Marie ; or le décès de deux pères de la communauté de Puylata, au 4, montée Saint-Barthélemy – le père Vignal, début juillet, et le père Gilot, fin août – rappelle que le temps est venu pour des laïcs, dont certains n'ont jamais connu les pères, de porter eux-mêmes un esprit mariste. Au-delà

des convictions religieuses pour certains, c'est en Marie qu'ils pourront inépuisablement le trouver.

Il est difficile de parler de Marie. Parce qu'elle est tellement discrète dans l'Évangile qu'on est plus souvent face à des broderies imaginaires qu'au texte écrit par le « *dexteræ Dei digitus* ». Parce que l'Église romaine et l'Orthodoxie la célèbrent avec tant d'égards, lui décernent tant de titres qu'on craint l'exagération ou le *casus belli* avec des frères d'autres églises chrétiennes. Parce que la piété mariale populaire est souvent suspecte, non seulement par sa mièvrerie mais encore par son aspect idolâtre.

Dans la tradition des pères Maristes, Marie est un modèle intérieur et non un objet de discours, ce qui n'est guère commode quand on doit en parler... Il s'agit, dit l'article dixième des *Constitutiones Societatis Mariæ*, que les personnes engagées dans la Société aient les attitudes que l'on peut prêter à la Mère du Sauveur : « *ut Maria cogitare, ut Maria judicare, ut Maria sentire et agere debent* »⁶. Le père Colin, fondateur de la congrégation, utilisait même cette image : « Je me mets au milieu de la maison de Nazareth et de là je vois tout ce que j'ai à faire ». Il s'agit donc moins de dresser un autel à sa gloire que de méditer, grâce à un exercice très ignatien de l'imagination, le rôle qu'elle a eu, de voir nos élèves, nos collègues et le monde avec ses yeux.

⁶ « [elles] doivent penser, juger, sentir et agir comme Marie »

Discrétion de Marie dans les Évangiles

Dans un établissement scolaire, que peut signifier l'imitation de Marie ? Les passages de la Bible où Marie apparaît et les phrases

⁷ Dix apparitions et, outre le Magnificat, cinq brèves paroles :

Annonciation

« Comment en sera-t-il ainsi puisque je ne connais pas d'homme ? » (Luc 1,34)

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole » (Luc 1, 38)

Visitation

Magnificat (Luc 1 46-55)

Le recouvrement au temple

« Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ?

Vois ton père et moi, fort en peine, nous te cherchons. » Luc 2, 48)

Noces de Cana

« Ils n'ont plus de vin » (Jean 2, 3)

« Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! » Jean 2, 5)

qu'elle prononce sont rares⁷. D'ailleurs cette rareté est le premier et le plus important enseignement ; le volontarisme, la surenchère ne sont guère éducatifs ; l'économie, le retrait favorisent la transmission. Ainsi le professeur perd son autorité en voulant parfois trop bien faire, en intervenant là où un silence attirerait l'attention de celui qu'il veut faire taire ou remettre à sa place ; au contraire une parole distrait ceux qui travaillaient et le professeur a donc obtenu le contraire de ce qu'il cherchait. Présence et non omniprésence.

Annonciation (Luc 1) : Marie est cette fille de Sion (Sophonie 3, 14/ Za 9,9) qui va devenir, selon la prophétie de Gabriel, la nouvelle Eve (Jean19, 26) : elle incarne donc précisément ce qui fait le cœur de la transmission : faire du neuf avec du vieux. Le métier du professeur n'est-il pas de porter une parole suffisamment haut pour que les élèves n'y voient ni une technique destinée à les séduire ni un texte poussiéreux et normatif qu'on voudrait les contraindre à assimiler ? Notre parole a-t-elle cette exigence mariale-là ? **Visitation** : « Heureuse celle qui a cru » dit Elisabeth à sa cousine (Luc 1,45). Bienheureuse, en effet, l'âme qui croit à sa vocation, quelque mystérieuse qu'elle puisse être : cette vocation s'accomplira. Marie est, dans l'exaltation qui suit son « fiat », une figure de la confiance, de la foi et une figure du don : « C'est dans la foi que la pureté trouve l'achèvement de sa fécondité »⁸. D'autre part, la Parole à la fois la dépasse et l'habite : elle la « couvre de son ombre » et « tressaille » au-dedans d'elle. Nos élèves ne lisent-ils pas dans

⁸ Jean Côte, ancien professeur de lettres classiques décédé en juillet dernier, avait souligné, dans un livre de Bernard Sesé consacré à Teilhard de Chardin, cette phrase sur Marie, Desclée de Brouwer, p.43

nos enthousiasmes, et le mot est adapté, que cette parole que nous leur adressons mérite qu'on s'y attarde, donc que nous n'en sommes pas l'origine, pas les propriétaires, et qu'en même temps elle nous habite ?

Le Magnificat, tout entier sorti de la mémoire vive que Marie garde du premier *Testament*, jaillit spontanément sur ses lèvres. Au-delà du caractère ingrat du quotidien de notre enseignement, de cette répétition parfois usante, nos élèves voient-ils dans nos gestes, notre façon d'habiter notre maison, de prendre du temps avec nos collègues comme avec eux, le signe que nous sommes au service, comme Marie, pourtant « mère du Seigneur », vient à celui d'Elisabeth ?

Le recouvrement au temple : Jésus échappe pour ainsi dire à Marie et se retrouve parmi les docteurs de la Loi. Marie, nous dit Luc, « gardait fidèlement toutes ses choses en son cœur. » Déconcertés bien souvent par les réactions de nos élèves, nous avons tendance à vouloir garder notre maîtrise de la situation, à dramatiser. Marie peut nous apprendre à garder pour nous nos incompréhensions, notre révolte de voir l'élève nous échapper, notre autorité bafouée ; elle peut nous aider à attendre avant de réagir, pour faire de cet événement qui nous blesse, non un problème à résoudre mais une occasion de découvrir l'élève, de lui consacrer du temps pour mieux le comprendre sans, bien sûr, l'excuser.

Cana : une fois de plus, Marie se montre attentive aux manques de la collectivité plus qu'à ses propres besoins. Malgré la réponse de Jésus : « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore arrivée », elle fait confiance. Quand « amour et vérité se rencontrent » (Ps 85, 11) la générosité est plus juste et plus éducative que la lucidité.

Marie au pied de la Croix : je pense aux mamans qui ont perdu un enfant cet été. Stabat Mater. Elle se tenait debout.

Conclusion

Dans un très beau plaidoyer pour l'imagination, Jeanne-Marie Baude cite Léopardi : « Ou bien l'imagination reprendra vigueur et les illusions reprendront corps dans une vie énergique et changeante, la vie redeviendra vivante et non morte, la grandeur et la beauté retrouveront leur substance, et la religion regagnera son crédit ; ou bien ce monde deviendra un lieu clos, peuplé de désespérés et peut être aussi un désert »⁹.

⁹ *Jeanne-Marie Baude,*
Le massacre des illusions,
t.1, Allia, 1993, p.11

En laissant une place juste à l'imagination, en poursuivant et approfondissant notre méditation sur Marie, nous nous effacerons devant nos élèves pour leur laisser un horizon, une espérance, comme le père agenouillé dans sa prière permet à l'enfant de voir plus loin que son habituelle stature. Si « élever quelqu'un, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux » comme le dit Simone Weil, c'est qu'il nous appartient, avec la patience et l'impatience du jardinier, de comprendre que si nous plantons, si Apollos arrose... c'est un autre qui donne la croissance (I Co 3,5).

Pour conclure, en cette année du 120^e anniversaire de la naissance de Georges Bernanos et du 60^e anniversaire de sa mort, je veux lire une des plus belles pages de la littérature mariale, extraite du *Journal d'un curé de campagne* dans laquelle le vieux curé de Torcy s'adressant au jeune curé, héros du roman, renouvelle notre vision de Marie, pas seulement Mère :

« Elle est notre mère, c'est entendu. Elle est la mère du genre humain, la nouvelle Eve. Mais elle est aussi sa fille(...) Une petite fille, cette Reine des Anges ! Et elle l'est restée, ne l'oublie pas ! Le Moyen Age avait bien compris ça, le Moyen Age a compris tout. Mais va donc empêcher les imbéciles de refaire à leur manière le « drame de l'incarnation », comme ils disent ! Alors qu'ils croient devoir, pour le prestige, habiller en guignols de modestes juges de paix, ou coudre des galons sur la manche des contrôleurs de chemin de fer, ça leur ferait trop honte d'avouer aux incroyants que le seul, l'unique drame, le drame des drames, – car il n'y en a pas d'autre – s'est joué sans décor et sans passementeries. Pense donc ! Le Verbe s'est fait chair et les journalistes n'en ont rien su ! Alors que l'expérience de chaque jour leur apprend que les vraies grandeurs, même humaines, le génie, l'héroïsme, l'amour même – leur pauvre amour- pour les reconnaître, c'est le diable ; (...)

Mais regarde bien maintenant, petit : la Sainte Vierge n'a eu ni triomphe, ni miracles. Son fils n'a pas permis que la gloire humaine l'effleurât, même du plus fin bout de sa grande aile sauvage. Personne n'a vécu, n'a souffert, n'est mort aussi simplement et dans une ignorance aussi profonde de sa propre dignité(...).

Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur. Oui, mon petit, pour la bien prier, il faut sentir sur soi ce regard qui n'est pas tout à fait celui de l'indulgence – car l'indulgence ne va pas sans quelque expérience amère – mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment

¹⁰ Georges Bernanos,
Journal d'un curé
de campagne,
Plon 1936,
p. 256 à 259

encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain.»

Marc BOUCHACOURT